

LA MÉTAPHORE ET LES AUTRES SORTES DE SENS NON LITTÉRAL*

Jaakko Hintikka et Gabriel Sandu

Traduit de l'anglais par Jean-Claude Dumoncel

[151]

1. Le paradoxe de la sémantique des mondes possibles

En étudiant la sémantique de la métaphore, il est utile de garder à l'esprit les problèmes généraux qui concernent le sens lexical. Et il y a un fait curieux concernant les différentes versions de la sémantique des mondes possibles (PWS), telles que la sémantique de Montague ou la « sémantique générale » de David Lewis¹. La sémantique des mondes possibles est réputée offrir, avec une considérable plausibilité à première vue, d'excellentes explications des concepts généraux de la théorie du sens. En particulier, la PWS nous apprend quelles sortes d'entités sont les significations des différents types d'items lexicaux et des autres expressions. Elles sont des fonctions partant des mondes possibles et conduisant aux extensions de ces expressions. Par exemple, le sens d'une expression nominale singulière est une fonction partant des mondes possibles et aboutissant aux individus (de type approprié) dans le domaine de ces mondes. Le sens d'un prédicat à une place est une fonction partant des mondes possibles et aboutissant aux classes d'individus (dans les domaines de ces mondes), et ainsi de suite.

Connaître un tel succès dans la saisie du concept général de signification fonde l'espoir que la PWS offrira un cadre favorable à l'analyse des significations lexicales, qu'il s'agisse d'analyses d'items lexicaux particuliers ou d'analyses de problèmes concrets ayant trait à la théorie du sens lexical. Bien que justifiée, cette attente reste largement insatisfaite. Dans la littérature d'orientation PWS, nous disposons d'assez peu d'analyses d'items lexicaux particuliers, et de peu de discussions informatives sur des problèmes ayant trait à des types de sens lexical.

¹ Pour des présentations élémentaires de ces approches en sémantique, voir Montague (1974) et D. Lewis (1986). Le lecteur ne doit pas se laisser induire en erreur par la mésinterprétation vulgaire des « mondes possibles » qui les prend pour des univers ou des histoires du monde en entier. Dans la plupart des applications, ces « mondes » sont simplement des scénarios alternatifs qui impliquent seulement un petit coin du monde et un laps de temps relativement bref.

Cet étrange état de choses est ce que nous proposons d'appeler le paradoxe de la PWS. Nous pouvons l'énoncer sous forme de question : pour autant que le sens lexical est concerné, la PWS est-elle un exemple de promesse sans lendemain ou d'opportunité restée lettre morte ?

Cette remarque générale concernant l'absence d'intérêt, de la part des théoriciens de la PWS, pour la sémantique lexicale, souffre quelques exceptions. Certaines questions particulières, spécialement le sens des adverbes, ont été débattues intensivement. Et ce n'est pas là l'unique exception². Néanmoins, comparé aux réalisations, le taux [152] de promesses non tenues est paradoxalement élevé dans la sémantique lexicale de type PWS.

Notre intention n'est certes pas de faire un bilan de la sémantique des mondes possibles, mais l'idée directrice de l'analyse des significations au moyen de la PWS est, en tout cas, parfaitement claire et parfaitement intuitive. Une personne ne peut être dite connaître le sens d'un terme si tout ce qu'elle peut faire, c'est connaître son extension dans le réel. Il faut au minimum exiger qu'elle puisse, en principe, identifier cette extension dans d'autres circonstances. Ce que fait la PWS, c'est enrégimenter ces autres « circonstances » en un ensemble de mondes possibles alternatifs. Cette idée n'est pas opposée à ni même éloignée de nos idées courantes sur ce que les significations linguistiques ont en commun.

Corrélativement, corrigeons un fréquent contresens. La PWS ne postule aucun individu nouveau pas plus qu'elle n'invente d'autres habitants du monde, bien qu'elle comporte une analyse de la manière dont nous constituons (individuons, identifions, réidentifions, etc.) les individus dont nous parlons effectivement. Pour ce contresens, voir Proft (1991) ; pour un début d'analyse, voir Hintikka et Hintikka (1982).

2. La métaphore comme contre-exemple du paradoxe

Nous tenterons ici de dissiper le paradoxe de la PWS au moyen d'un exemple concret. Cet exemple est celui d'un concept spécialement intrigant pour la théorie du sens lexical : le concept de *métaphore*. Outre son intérêt intrinsèque, il a été largement discuté ces dernières années, ainsi qu'un coup d'œil à la bibliographie le montrera.

² Les exceptions sont illustrées, par exemple, dans le recueil d'articles édité par Eikmeyer et Rieser (1981), où les auteurs appliquent la PWS à l'analyse du sens lexical incluant les adverbes (Cresswell), les particules scalaires en allemand (Ekkehard König), et les citations (Michael Grabski).

Pour une large part, cet article présentera une discussion constructive de la métaphore. Avant de lancer cette discussion, cependant, nous commencerons par faire remarquer que le traitement conventionnel de la métaphore, à un seul monde [*one-world*], ne semble pas être très fructueux, et que le traitement de la métaphore par la sémantique des mondes possibles a par conséquent un avantage sur ses cousins ontologiquement parcimonieux.

Il n'est pas difficile de voir quelle difficulté, de niveau élémentaire, rencontre une analyse monomondiale [*one-world*] du sens métaphorique. Dans les théories monomondiales du sens, la tâche principale de la théorie est d'assigner à chaque expression du langage une entité puisée dans le monde pour être son sens. Cette assignation est supposée caractériser complètement le sens linguistique.

Mais s'il en est ainsi, l'analyse d'un genre quelconque de sens non standard, [153] à commencer par le sens métaphorique, sera fort malaisée. Une assignation d'entités sémantiques différentes représentera un concept différent de sens. Pour un partisan intransigeant [*diehard*] de l'analyse monomondiale, il ne peut exister à strictement parler, de sens métaphorique. Une locution métaphorique, a, en dernière analyse, seulement un sens, à savoir son sens littéral. Les effets qu'elle a et que les autres essaient d'expliquer dans les termes d'un sens métaphorique spécial doivent être expliqués pragmatiquement comme la conséquence d'usages créatifs de phrases à la fausseté patente.

L'autre meilleure chose que le théoricien monomondial puisse faire est de traiter les locutions métaphoriques comme des locutions ambiguës. Le sens métaphorique n'est alors qu'un autre sens. Il y a une part de vérité dans cette façon d'aborder les choses, mais une telle approche de la métaphore laisse complètement inexpliquée la relation entre les deux sens. Et, à cette fin, il ne suffit pas simplement de spécifier quelles sont les entités dont nos locutions tiennent lieu. Nous avons à examiner la façon dont les significations sont déterminées, car ce n'est qu'en nous y prenant de cette façon que nous pouvons espérer expliquer le passage du sens littéral au sens métaphorique. Si nous voulons parvenir à comprendre comment un tel sens (ou, quant à cela, un quelconque autre type de sens non standard) advient comme variation de la signification standard, il nous faut regarder de quelle façon la signification standard est déterminée, afin de voir comment elle peut être amenée à varier systématiquement, par exemple dans l'usage métaphorique du langage. Et lorsque vous essayez de pénétrer en

pensée ce « mécanisme de détermination », sa façon toute naturelle d'opérer vous apparaît. Vous comprenez les significations de certaines locutions si vous connaissez, outre leurs références actuelles, ce qu'elles seraient si les circonstances étaient différentes. Dans les termes d'un exemple sursimplifié, vous connaissez John si vous pouvez en principe l'identifier dans différentes situations. Le « mécanisme » de la détermination du sens doit être spécifié en parlant de ce que les références de nos locutions linguistiques seraient dans différents scénarios (mondes possibles). Autrement dit, une théorie naturelle de la détermination du sens, en contraste avec la spécification d'un ensemble statique de significations, a toutes les chances d'aboutir à quelque variante de la PWS.

Les théoriciens monomondiaux de la métaphore font face à un double danger [*jeopardy*]. En premier lieu, ils sont tentés de nier qu'il existe à proprement parler une chose telle que le sens métaphorique. En second lieu, même s'ils admettent globalement l'existence d'un tel sens non standard, ils seront conduits à traiter les locutions métaphoriques simplement comme ambiguës, car ils [154] n'ont pas les bons outils pour relier les différentes sortes de sens entre elles.

3. Exemples

Ces considérations abstraites peuvent être illustrées au moyen d'exemples particuliers. Comme exemple d'un traitement « monomondial », nous commenterons dans cette section l'article bien connu de Donald Davidson sur la métaphore³. Cet article est instructif parce qu'il a le courage de ses convictions monomondiales. [De manière générale] une théorie du sens est littéralement pour lui une théorie systématique du premier ordre d'assignations de sens, plus précisément, de la manière dont le sens des locutions les plus simples détermine pas à pas [*step by step*] le sens des locutions complexes.

Pour Davidson, un système différent de telles déterminations récursives caractérisera simplement un ensemble différent de significations. Ce qui est crucial, ici, c'est que son approche ne lui fournit aucun moyen de discuter de façon méthodique les relations qu'entretiennent les deux ensembles de significations que sont l'ensemble des significations littérales et un ensemble de significations métaphoriques. De sorte que,

³ Voir Davidson, « What Metaphors Mean », dans Sheldon Sacks (éd.), 1981, p. 29-45.

nous pouvons le prédire, pour Davidson une théorie de la métaphore sera inévitablement une non-théorie de la métaphore.

Cette prédiction est vérifiée de manière frappante par l'article que Davidson a effectivement consacré au concept de métaphore. Comme nous l'avons vu, une approche monomondiale devient presque inévitablement une théorie à un-ensemble-fixe-de-significations. S'il en est ainsi, il n'y aura pas de place pour le sens métaphorique. Un théoricien monomondial optant pour cette robuste ligne de pensée devra rejeter l'idée « qu'une métaphore a, outre son sens ou sa signification à caractère littéral, un autre sens ou une autre signification ». De manière prévisible, c'est la proposition phare de Davidson. À strictement parler, une locution métaphorique a, d'après lui, seulement un sens, i.e. son sens littéral. Le phénomène dont d'autres théoriciens essaient souvent de rendre compte dans les termes d'un sens métaphorique spécial, Davidson veut l'expliquer pragmatiquement comme résultant de l'usage créatif d'assertions fausses [*the creative use of false statements*].

Un théoricien monomondial peut évidemment prendre en compte les significations non standard, telles que le sens métaphorique. Mais, si spécifier le sens de nos mots, c'est fixer leur cible dans le monde, on peut dire très peu de choses quant à la manière dont les deux sens, le littéral et le métaphorique, sont reliés entre eux. Une locution métaphorique devient simplement une locution ambiguë. C'est en fait la position principale que Davidson est amené à considérer comme une alternative à la sienne. À nouveau, il n'est pas tant à considérer là [155] une nouvelle hypothèse qu'à tirer les conséquences de ses propres suppositions tacites.

4. Principes de détermination du sens dans la PWS

Mais comment la PWS nous vient-elle en aide ici ? Sur la base de ce qui a été dit, elle nous aide d'abord en cela qu'elle dévoile les mécanismes spécifiques nous conduisant des expressions linguistiques à leurs significations. Comment sommes-nous censés concevoir ces mécanismes selon la PWS ? Considérons, par exemple, le sens d'une simple locution nominale. Selon la PWS, son sens est une fonction allant des mondes possibles aux individus. Nous pouvons visualiser cela en imaginant ces individus dans leurs mondes possibles respectifs comme étant connectés par une ligne notionnelle, une « ligne de sens » [*meaning line*]. La question à laquelle nous faisons face ici sera dès lors : comment ces « lignes de sens » sont-elles tracées ?

La même idée – avec la même visualisation – peut évidemment être adaptée aux autres types de locutions. Par exemple, la ligne de sens* d'un nom commun lie les unes aux autres les classes d'individus auxquels ce nom est correctement applicable dans les différents mondes possibles. Des caractérisations similaires peuvent être proposées pour les « lignes de sens » des autres types de locutions extralogiques.

Ce que nous proposons d'appeler « lignes de sens » doit évidemment être distingué de celles qui ont été appelées dans la littérature « lignes de mondes⁴ ». En un sens, ces dernières sont plus fondamentales que les lignes de sens. Elles déterminent, dans deux mondes possibles, quels individus comptent comme étant identiques (des « contreparties », comme ils sont malencontreusement appelés quelquefois). Les lignes de mondes sont indépendantes du sens d'un quelconque mot extralogique. Les lignes de sens sont relatives à quelque locution nominale LN particulière. Elles déterminent à quel individu cette LN est correctement appliquée dans les différents scénarios (« mondes »).

Cette terminologie des « lignes de sens » est, cela va de soi, une simple dramatisation de la façon dont les significations sont analysées dans la PWS. L'idée de base, toutefois, n'est pas propre à la PWS. Par exemple, l'approche de la signification qu'elle codifie pourrait bien être tenue pour à peine plus qu'une variante notationnelle de la fameuse méthode husserlienne de variation imaginaire⁵.

5. Comment tracer les lignes de sens : quelques façons simples

La question cruciale qui se pose ici est évidemment : comment sont tracées les lignes de sens dans la pratique réelle de notre langage ? À première vue, cette question ne semble pas admettre de réponse simple et avantageuse. [156] La république du langage est un pays libre ; il n'y a pas de restrictions quant à la manière dont les lignes de sens pourraient être tracées. En fait, les phénomènes de la sémantique nous offrent une déroutante variété de voies différentes et apparemment indépendantes suivant lesquelles opèrent les fonctions de signification (i.e., les manières dont « les lignes de sens sont tracées »).

* Nous corrigeons le texte original qui porte ici « world line » (N.d.T.).

⁴ Pour une analyse étendue du concept de « ligne de monde », voir Hintikka (1969), spécialement p. 101-102 ; Hintikka (1974), p. 203-207, et Hintikka (1975), spécialement chap. 2.

⁵ Pour l'idée husserlienne de variation imaginaire (et sa relation la « Wesensschauung »), voir Edmund Husserl, *Expérience et jugement*, Paris, PUF, 1970, en particulier le § 87, p. 413-415 ; voir aussi *Phänomenologische Psychologie* (Husserliana IX), p. 72-73 ; et aussi Wolfgang Künne, *Abstrakt Gegenstände : Semantik und Ontologie*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 1983, chap. 4, section 4.

Il y a dans cette folie, cependant, davantage de méthode qu'il n'y paraît à première vue. Une clé se trouve offerte dans les discussions que les philosophes-logiciens ont eues au sujet des méthodes à employer pour tracer les lignes de mondes d'identification inter-scenarios. Deux approches principales ont été proposées dans la littérature quant à ce qui constitue de telles « relations de contreparties » identificatoires. En bref, les deux approches disent que l'inter-identification a lieu (1) par continuité ou (2) par similarité. La première approche a été développée dans le cas des objets physiques par les Hintikka⁶. La seconde remonte à David Lewis⁷.

Selon l'idée d'inter-identification par similarité, deux individus i_1 et i_2 , dans deux mondes respectifs, disons W_1 et W_2 , compteront comme identiques (ou comme « contreparties », comme dirait David Lewis) si et seulement si i_2 est dans W_2 l'individu qui est le plus étroitement similaire à i_1 . La similarité, ici, est à prendre dans le sens d'une similarité de deux individus, non en termes d'une contribution des deux individus à une similarité globale entre les deux mondes. La similarité en question est, selon les théoriciens de cette obédience, non une affaire simple, mais une moyenne pondérée entre différentes sortes de similarité à considérer.

Il n'y a aucune raison de revenir ici sur le problème entier de l'inter-identification. La question est rendue compliquée par la possibilité de réduire l'inter-identification à la ré-identification, et par la présence, dans notre sémantique usuelle, de plus d'un type de méthodes en matière d'inter-identification. Le point principal est que, pour autant qu'on puisse en juger, les deux méthodes peuvent permettre de tracer les lignes de sens.

Il n'existe aucune raison de penser *a priori* que les méthodes (ou types de méthodes) destinées à tracer les lignes de sens devraient être restreintes à ces deux-là, l'identification par similarité et l'identification par contiguïté. Elles semblent néanmoins être les deux méthodes prédominantes dans la pratique sémantique de fait.

6. Caractériser la métaphore

Nous avons atteint maintenant un point où nous pouvons formuler la première thèse maîtresse de cet article. Ce n'est rien de moins qu'une caractérisation de la métaphore (du sens métaphorique). Le sens métaphorique est le sens non littéral qui

⁶ Pour l'idée de continuité, voir Hintikka et Hintikka (1992) ; Hintikka (1969), p. 170 ; et Hintikka (1975), p. 29-30.

⁷ Pour la notion de similarité, voir David Lewis (1986), p. 5-10.

[157] utilise les lignes de sens tracées par similarité par opposition aux lignes de sens fondées sur d'autres considérations, comme la continuité.

Par exemple, m'arrivât-il d'entendre quelqu'un se référer au lac Tahoe comme à un saphir, je comprendrais certainement ce qu'il veut dire. Le locuteur est loin d'avoir ici en vue des critères substantiels de ce que c'est qu'être un saphir, tels que sa constitution chimique, sa dureté, etc., et il trace ses lignes de sens sur la base de considérations qualitatives comme la couleur, le scintillement, etc. En ce sens métaphorique là, être un saphir, c'est être similaire en apparence (ressembler) à un saphir (au sens littéral). La force de l'attribution est évidente pour quiconque a vu le fameux lac. Si vous regardiez le lac Tahoe depuis un satellite, il pourrait de fait ressembler à un saphir.

Le recours à des considérations de similarité n'a pas à être absolu, mais seulement relatif, assignant un plus grand poids à la similarité que dans l'usage littéral du mot ou de la locution qui est à l'œuvre. Ce qui typiquement arrive aussi c'est que, parmi la multitude des critères entretissés pour l'applicabilité d'un mot, un petit nombre est choisi et employé comme la base des considérations de similarité. Cela est illustré par l'usage métaphorique du mot « saphir » dans l'exemple du lac Tahoe.

Même les lignes de sens des noms propres peuvent être prises pour opérer par similarité, dans la mesure où ils sont employés métaphoriquement, comme en témoignent les usages métaphoriques de noms propres comme « Dorian Gray », « Einstein », « Hamlet », « Napoléon », « Hitler », etc. Jaakko Hintikka, par exemple, en vint à parler d'Edwin Linkomies, alors Chancelier de l'Université d'Helsinki, comme du « Charles de Gaulle de notre université », avec à l'esprit certaines ressemblances incontestables dans le style et le maintien.

Cette caractérisation élémentaire de la métaphore, en dépit de son apparente simplicité, a des conséquences bien précises. Parmi elles, il y a celles-ci :

- (i) La métaphore est un fait de sens, autrement dit un fait concernant la manière dont la référence d'une expression est déterminée dans différentes circonstances.
- (ii) Il n'y a donc strictement parlant aucune vérité métaphorique distincte de la vérité normale. Les conditions de vérité des assertions contenant des locutions métaphoriques sont les mêmes que les conditions de vérité normales, étant donné le sens non littéral de la locution elle-même.

(iii) La métaphore peut être considérée comme une manière spéciale d'employer un mot ou une locution, mais elle n'implique aucun usage spécial des phrases (énoncés). [158]

Nous allons retravailler ces points plus loin dans l'article. Par exemple, (ii) présuppose qu'il n'y a pas de relation automatique (*hard-and-fast*) entre la vérité ou la fausseté d'une phrase lue littéralement et sa vérité ou fausseté lorsqu'elle est comprise métaphoriquement. Des exemples en seront donnés dans la suite.

Le sens de la théorie que nous défendons peut aussi être précisé en la comparant avec d'autres approches de la métaphore. À cet égard, nous envisagerons seulement une de ces alternatives. L'idée multimondiale que nous mettons en œuvre est incorporée dans la théorie de Torney sur la métaphore⁸. Torney entend traiter les métaphores comme des contrefactuelles elliptiques. Par exemple, la phrase « Juliette est le soleil » est interprétée comme si elle signifiait « Si Juliette était un objet céleste, elle serait le soleil ». Il y a une grande part de vérité dans cette idée, mais elle manque plusieurs faits pertinents, dont les suivants : (i) la métaphore est avant tout un véhicule de référence, non de vérité ; (ii) la référence contrefactuelle n'est pas une notion inanalysable, mais a pour médiation une « ligne de sens » non standard ; (iii) les assertions métaphoriques sont employées fréquemment pour véhiculer de l'information concernant le monde réel. Tous ces points seront développés plus loin dans l'article.

Beaucoup d'assertions métaphoriques, fausses de par leur sens littéral mais aussi « métaphoriquement vraies », constituent des contre-exemples à la théorie de Torney ; voir par exemple (5)-(6) plus loin. Ainsi la théorie de Torney, contrairement à ce qu'elle prétend, aggraverait, au lieu de la réduire, la tension entre fausseté littérale et vérité métaphorique.

7. Métaphore vs. métonymie

Un des mérites de notre diagnostic sur la métaphore est qu'il permet de distinguer la métaphore d'autres sortes apparentées de sens non littéral, et en premier lieu de la métonymie. Dans une métaphore, la méthode pour tracer les lignes de sens tend vers un recours plus grand à la similarité. Quand elle penche vers un plus grand recours à la

⁸ Voir Torney (1983).

continuité, nous avons affaire à une métonymie plutôt qu'à métaphore. Aussi notre analyse de la métaphore conduit-elle à une explication parallèle de la métonymie.

Un bon exemple de la distinction métaphore / métonymie est fourni par la locution *The Golden State* communément employée pour désigner la Californie. C'est de toute façon un exemple de sens non littéral puisque la Californie n'est pas faite de ce métal qu'on appelle l'or. Mais quelle sorte de sens non littéral avons-nous là ? Cette locution est-elle ou non une métaphore ? Cela dépend de la manière dont elle est entendue. Beaucoup de gens semblent croire que le grand état de Californie est qualifié de « *golden* » parce que le précieux métal y était abondant, causant la Ruée vers [159] l'or et finalement le statut de cet État. S'il en était ainsi, la locution ne serait pas une métaphore. Il y a effectivement une chaîne continue d'événements conduisant de la présence d'or en Californie à son statut d'État. Dans un tel usage de la locution, n'importe quel État découlant d'une histoire similaire pourrait être dit « *golden* ». Nous serions ici en présence d'une métonymie, non d'une métaphore.

En réalité, l'épithète *golden*, ici, ne s'entend pas en référence à l'histoire de la Californie, mais à l'apparence que revêt sa végétation. En été, il n'y pleut pas, la végétation s'assèche et se pare d'une couleur marron doré. Aussi, l'État de Californie est-il dit doré parce qu'il en a l'aspect. La « ligne de sens » du mot « *golden* », qui est présupposée dans cette métaphore, est censée avoir été tracée sur la base d'une certaine similarité qualitative, i.e. une similarité chromatique. Donc dire de la Californie, sur la base de cet usage non littéral [du mot « *golden* »], qu'elle est le *Golden State* est en effet un exemple de métaphore.

En fait, un test concluant pour une supposée théorie de la métaphore consiste à se demander si elle peut faire la différence entre la métaphore et d'autres types de sens non littéral comme la métonymie. Beaucoup de théories bien connues de la métaphore échouent à ce test.

C'est, par exemple, le cas de la théorie de Nelson Goodman qui, bien que formulée différemment, recoupe la nôtre en de nombreux points. Pour nous en tenir au plus important, Goodman reconnaît le fait qu'une métaphore implique un changement dans la dénotation d'un prédicat (« label »). Ce changement est radical en ce sens que, si le prédicat en question reçoit une nouvelle dénotation, l'univers (ou « royaume ») dont la

dénotation est un sous-ensemble change lui aussi. Goodman appelle cela « un changement de royaume⁹ ».

Il nous semble qu'à partir d'une telle notion de *changement de royaume* il n'y a plus qu'un petit pas à faire pour arriver à celle de monde possible. Cependant, l'analyse de Goodman ne distingue pas entre métaphore et métonymie. La plupart des choses qu'il dit de la première s'appliquent aussi à la seconde. En témoigne, par exemple, le passage suivant :

Quant à l'euphémisme, il est ou non une métaphore selon qu'il applique à des choses impropres des étiquettes destinées à des choses appropriées ou qu'il se contente de substituer des étiquettes appropriées à des étiquettes impropres (Goodman, 1969, p. 81.)*

Ici la distinction entre « étiquettes pour les choses appropriées » et « étiquettes pour les choses inappropriées » doit s'entendre de la façon suivante : les premières sont les étiquettes dont l'application est établie par l'usage ; les secondes s'écartent de cette pratique bien établie. [160]

Revenant à l'exemple que nous discutons ci-dessus, il semble que l'épithète « *golden* » subisse un changement de royaume, pour parler en termes goodmanesques, que ce soit dans son usage métaphorique ou dans son usage métonymique. Dans les deux cas, son application est du type « inapproprié ». Donc la théorie de Goodman ne distingue pas entre métaphore et métonymie.

8. Lignes de sens vs. lignes de mondes

Existe-t-il des variantes métaphoriques de la méthode servant à tracer les lignes de mondes et pas seulement les lignes de sens ? Cette question a surgi dans la littérature sous une terminologie différente. Beaucoup des théories consacrées de la métaphore supposent une structure prédicative (attributive) de la métaphore. Par exemple, Max Black parle d'une relation entre cadre et foyer, Beardsley du sujet principal pris dans une modification, Richards d'une tension entre *véhicule* et *teneur*, et Ricœur de

⁹ Goodman (1969), p. 72.

* Nous citons la traduction de Jacques Morizot (N. Goodman, *Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles*, Nîmes, éditions Jacqueline Chambon, 1990, p. 111). Le texte original est « Whether a euphemism is a metaphor or not depends upon whether it applies labels for proper things to improper things or only substitutes proper for improper labels. » (*Languages of Art*, p. 81). (N.d.T.)

l'assimilation prédicative impliquée dans la métaphore¹⁰. Ce à quoi cela se ramène dans notre terminologie n'est rien de plus que ce qui a été suggéré : les principes métaphoriques sont des usages pour tracer des lignes de sens non standard plutôt que des lignes de mondes pour l'identification entre mondes.

Notre appareillage de mondes possibles nous aide à aiguïser la formulation des problèmes en discutant de telles thèses. Pour y parvenir, il peut être utile de rappeler comment une identification réussie est énoncée en français. Une personne *a* est capable d'identifier *b* si et seulement si l'assertion

a sait qui (quoi, quand, où, ...) est *b*

est vraie. Aussi, les critères d'identification sont-ils essentiellement similaires aux conditions de vérité des propositions en *savoir qui* (*quoi, quand, où, ...*).

Une fois qu'on a vu cela, on voit immédiatement que des critères non standard d'identification sont fréquemment présupposés dans l'usage effectif du français. En fait, il y a une vraie marge de liberté quant à la manière dont les lignes de mondes sont supposées avoir été tracées. Le choix entre différentes façons de le faire peut même être un indice des préférences et des préjugés linguistiques et non linguistiques des locuteurs. Un exemple malheureusement sexiste est la vieille scie anglaise (prise précédemment comme exemple par Jaakko Hintikka) « Sois gentil avec les jeunes filles ; tu ne sais jamais qui elles deviendront » (signifiant, évidemment, « qui elles finiront par épouser »).

Ce n'est pas un exemple d'identification métaphorique. Cependant il y a une foule d'exemples de ce type. En fait, beaucoup de lignes de sens métaphoriques peuvent, dans des circonstances appropriées, être enrôlées comme lignes de mondes (lignes [161] d'identification). Par exemple, Jaakko Hintikka s'est référé un jour à Théétète comme au « Frank Ramsey de l'Académie de Platon ». Dans ce cas, la métaphore servait un but descriptif. Mais, si l'occasion s'y prêtait, la même métaphore pourrait être employée dans un but d'identification. « Qui a dit le premier que la connaissance est la croyance vraie ? » – « Le Frank Ramsey de l'Académie de Platon ».

Une raison de l'intérêt que suscite la question des lignes de mondes métaphoriques est par conséquent qu'une réponse positive offre une indication décisive en faveur de

¹⁰ Pour Black, voir *Models and Metaphors* (1962) ; pour Beardsley, voir les écrits énumérés dans la bibliographie, et de même pour Ricœur.

notre analyse du mécanisme de la métaphore en montrant que les traitements concurrents sont erronés. À cette fin, il faut observer qu'en général il est parfaitement possible d'employer une locution référentielle métaphoriquement et ensuite, sans autre forme de procès, d'en venir à dire quelque chose de l'individu désigné. Par exemple, on peut dire d'un ami à l'apparence juvénile indécente qu'il est « notre Dorian Gray » et dire par exemple,

(1) Aujourd'hui notre Dorian Gray est d'une humeur mélancolique.

De tels usages du langage sont extrêmement intéressants au plan théorique. Ils montrent, contre des théoriciens comme Ricœur, qu'il peut y avoir des lignes de mondes métaphoriques et pas seulement des lignes de sens métaphoriques¹¹. Autrement dit, dans une phrase comme (1), la force métaphorique d'une locution sert simplement à sélectionner une référence. En revanche, l'attribution effectuée en (1) est à prendre littéralement ; les lignes de sens métaphoriques n'étant que des moyens de capturer la référence prise pour cible.

Les mêmes exemples montrent que la métaphore ne peut en aucun sens naturel du mot (en aucun sens littéral, du moins) être caractérisée comme un usage spécial des phrases, et encore moins comme un genre spécial d'acte de langage. Dans la métaphore, nous avons affaire à une sorte spéciale de sens non littéral pour certaines locutions, non à une façon spéciale d'employer des phrases. Par exemple, dans (1), le langage est employé par le locuteur pour attribuer une certaine sorte d'humeur à une certaine personne. C'est à cela que sert la phrase. Le fait qu'en procédant ainsi le locuteur fasse fond sur un sens métaphorique de l'une des locutions dans (1) n'est pas un fait concernant l'acte d'émission de (1).

Il n'y a donc aucun espoir de développer une théorie de la métaphore comme acte de langage. Les métaphores exemplifient une sorte spéciale de sens, non une façon spéciale de mettre le langage en usage ou de « faire des choses avec des mots¹² ». Nous reviendrons sur ce point dans la section 16. **[162]**

¹¹ Par exemple, Ricœur soutient qu'une métaphore suppose « une suspension et comme une abolition de la référence ordinaire attachée au langage descriptif » (cf. Ricœur (1981), p. 151).

¹² Une telle approche sans espoir de la métaphore est la théorie des actes de langage proposée par John Searle. Selon lui, le sens métaphorique d'une phrase ne doit pas être localisé dans la phrase (comme sens de la phrase) mais dans le sens de l'énonciation du locuteur, i.e. dans ce que le locuteur veut dire quand il émet la phrase. Autrement dit, même si le locuteur émet une phrase de la forme « S est P », il pourrait entendre métaphoriquement « S est R » (cf. Searle, 1984, p. 98).

9. Les phrases métaphoriques

Notre analyse de la métaphore l'« explique » comme quelque chose qui est fondé sur certains principes non standard de détermination du sens des mots et d'autres locutions élémentaires de notre langage. Mais force est de constater que, à côté de cela, des phrases entières sont employées métaphoriquement. Ce fait constitue-t-il un contre-exemple à notre approche ? (Nous sommes reconnaissants à Eva Kitty d'avoir attiré notre attention sur ce point).

Une réponse peut être facilement apportée, cependant. Considérons une phrase métaphorique où plus d'une locution doit être prise métaphoriquement. Par exemple, supposons que quelqu'un exprime le fait que son esprit est envahi par la joie en disant :

(2) Ma coupe déborde.

Quelles sont ici les relations de similarité pertinentes ? Mon esprit est-il réellement comme une coupe ? En quel sens ? Et l'invasion de mon être par une émotion est-elle réellement comme le remplissage d'un récipient au-delà de sa capacité ? Aucune de ces questions n'appelle de réponse tranchée.

Ce qui arrive dans des exemples tels que (2) est que, bien que des lignes de sens non standard de mots (ou autres locutions) isolés, comme *coupe* ou *déborde*, ne soient pas tracées suivant des relations de similarité, une fois que ces mots sont considérés séparément, elles apparaissent tracées d'une manière qui maintient une similarité entre la combinaison sémantique des locutions en question dans leur application littérale et la combinaison sémantique de ces mêmes locutions dans leur sens métaphorique. Cette combinaison peut être une proposition entière comme dans (2), mais elle peut être quelque chose de plus court.

Quand la combinaison en question est une proposition entière, nous avons un exemple de métaphore à l'échelle de la phrase, qui obéit aux mêmes principes que la métaphore tirée du sens non littéral d'un mot isolé. Il est clair que nous pouvons par exemple employer la locution *une coupe débordante* métaphoriquement. Son sens non standard serait alors déterminé, conformément à notre théorie, de la même façon que celui de la phrase (2).

10. Amarrer les lignes de sens

Il nous faut développer notre ligne de pensée si nous voulons parvenir à une explication complète du mécanisme de la métaphore. Nous avons vu que le sens métaphorique revient au tracé de « lignes de sens » imaginaires [163] d'une certaine manière d'un monde à un autre. Mais une telle méthode ne détermine pas par elle-même les significations. Au moyen de telles « lignes », nous pouvons, par exemple, décider quels individus ont un certain prédicat dans un monde si nous savons déjà lesquels en sont pourvus dans un autre. Mais nous avons aussi besoin d'un point de départ (point de référence) pour être capable de commencer à tracer ces lignes. Nous devons, pour ainsi dire, amarrer nos lignes de sens à leurs nœuds dans quelque monde.

Il n'est pas difficile de voir ce qui se passe dans le cas de la métaphore. Le monde dans lequel sont ancrées nos lignes de sens est souvent (mais pas toujours) le monde réel. Et les points de départ des lignes de sens sont les références des locutions à l'œuvre dans la phrase, déterminées par leurs significations littérales.

Pour cette raison, il y a inévitablement un élément de comparaison dans l'usage métaphorique d'une locution. L'entité, disons E_1 , à laquelle un attribut est appliqué métaphoriquement, est en effet comparée à E_2 auquel il s'applique littéralement. On imagine en effet E_1 placé dans un scénario différent vers lequel des lignes de mondes sont tracées métaphoriquement en partant du monde réel. Aussi, la présence d'un élément comparatif (i.e. de quelque chose comme une comparaison [*simile*]) dans la métaphore est-elle un corollaire de notre analyse.

Notre conception est sous ce rapport proche de celle qui a été proposée par Samuel R. Levin (1984). Par exemple, en traitant une assertion métaphorique telle que le fragment suivant d'un poème d'Emily Dickinson

(3) *The mountain sat upon the plain / In his eternal chair*

Levin l'interprète en authentifiant [*countenancing*] un monde possible où la montagne a les propriétés qui lui sont attribuées : elle est réellement assise sur une chaise.

Ces observations montrent aussi en quoi le sens métaphorique parasite le sens littéral. L'application de l'usage métaphorique d'une locution à E_1 n'est pas déterminée si son application en un sens littéral à E_2 n'est pas déterminée. En ce sens, il ne peut y avoir de sens métaphorique seul, indépendamment de l'usage littéral du langage.

Ceci montre combien il est vain d’approcher les locutions métaphoriques comme si elles étaient des locutions ambiguës. La métaphore n’est pas un cas où nos locutions auraient des significations séparées mais à égalité. L’essentiel de la métaphore réside dans la manière dont l’une de ses significations est fondée sur une autre.

Une manière de bien voir l’importance du rôle que joue le point de référence d’une métaphore consiste à se demander comment une locution métaphorique change de sens [164] quand son point d’ancrage est déplacé. Par exemple, il est probable que beaucoup de lecteurs irréfléchis interprètent la fameuse métaphore de Marx,

(4) La religion est l’opium du peuple
(Critique de la Philosophie du Droit de Hegel)

comme faisant état d’une observation très générale portant sur les effets de distorsion de la réalité et autres effets malsains de la religion. En fait, la portée de la métaphore de Marx est beaucoup plus restreinte. Son « point d’amarrage » sémantique était la coutume des mères de la classe ouvrière victorienne de calmer leurs bébés en leur donnant un morceau de sucre sur lequel elles avaient fait tomber une goutte opiacée.

Une fois qu’on a réalisé à quoi se rattachait le comparant pour Marx, la force de la comparaison change. Son sens apparaît plus limité, d’une part. Mais la métaphore devient aussi moins vicieuse, comme en témoigne le fait que cette métaphore de Marx avait un précédent chez Charles Kingsley, lequel certainement ne pensait pas à la religion comme à un moyen débilitant.

11. Points de référence irréels

Notez cependant que le monde où le point de référence d’un sens métaphorique est situé (moyennant l’application d’un sens littéral à ce monde) n’a pas toujours besoin d’être le monde réel. Le monde réel a la faveur du récepteur de la métaphore dans la mesure où celui-ci est supposé connaître ses traits pertinents. Dès lors qu’un autre monde, par exemple le monde imaginaire d’un fameux ouvrage littéraire, est suffisamment connu, il peut servir de point d’amarrage au même titre que le monde réel. Si j’appelle John McEnroe « le Hamlet de Wimbledon », je fais fond sur une similarité de comportement – la mélancolie, l’ego dubitatif, l’angoisse – entre les deux personnages. Mais le point de référence n’est pas dans le monde réel. Je ne compare pas McEnroe à la

personne qui fut un temps réelle et que Shakespeare a prise pour modèle, mais au personnage tragique habitant l'un des mondes qu'il imaginait.

Sur ce point notre théorie s'écarte de celle de Levin mentionnée ci-dessus. Comme on le devine aisément, sa « terrestrialisation » est limitée au monde réel (cf. Levin, 1984, p. 133). Quand la locution métaphorique est un nom commun, son point de référence est usuellement son extension dans le monde réel. Car il est difficile d'imaginer quelle extension non standard un nom commun pourrait avoir même dans un monde imaginaire ou fictionnel. Cependant, avec une petite dose d'imagination, il est possible de trouver de tels exemples. [165] Peut-être une description d'une personne comme ressemblant à une photographie d'elle-même en noir et blanc est-elle un cas de ce genre. En tout cas, lorsque la locution employée métaphoriquement est un nom propre désignant un individu réel, le point de référence auquel est « amarré » le sens métaphorique n'a pas besoin d'être dans le monde réel. La locution *C'est un véritable Einstein* est, ou a été, employée vernaculairement pour des personnes mathématiquement douées. Un historien des sciences pourrait néanmoins résumer son analyse des dons intellectuels d'Einstein (qu'il faut placer en physique plutôt qu'en mathématiques) en disant, « Au sens vulgaire, Albert Einstein n'était pas un Einstein ». De tels exemples suggèrent en fait une thèse plus forte que la simple possibilité d'amarrer une ligne de monde à un occupant d'un monde ou d'un scénario (« petit monde ») irréal. On pourrait aller jusqu'à dire qu'une métaphore typique a comme point de référence un résident d'un « monde » autre que le monde réel. Pour que celle-ci soit comprise, les aspects pertinents du point de référence doivent être familiers à l'auditeur ou au lecteur. Mais ce qui est familier au récepteur d'une métaphore découle probablement davantage de l'idée que l'opinion commune se fait du point de référence que de ses propriétés réelles. Appeler une personne « un véritable Einstein », n'est pas nécessairement la comparer véritablement avec l'Albert Einstein réel, mais plus probablement l'assimiler à l'image populaire du mathématicien distrait. Et quelqu'un qui fait cela use, non pas du monde réel, mais du monde auquel se réfère l'opinion commune – qui, hélas, peut différer du monde réel – comme point de référence de sa métaphore. Dans d'autres exemples, le monde ou le « scénario » auquel une métaphore est « amarrée » sera le cas « normal » ou « typique », lequel n'a pas besoin d'être celui qui est tenu pour réel.

Le lieu où est situé le point de référence d'une métaphore, en relation avec le monde au sujet duquel la métaphore est énoncée, peut être utilisé pour cartographier diverses sous-classes de métaphores. Nous ne les envisagerons pas ici, cependant.

Ces observations montrent en quoi nous pouvons employer des métaphores d'une manière qui serait auto-contradictoire si on les prenait littéralement, comme par exemple dans les phrases suivantes :

(5) Cette vieille chaussure n'a pas le confort d'une vieille chaussure.

(6) Au sens vulgaire, Albert Einstein n'était pas un Einstein.

De telles phrases seraient effectivement auto-contradictaires, même au sens métaphorique, si les métaphores qu'elles contiennent avaient leurs points de référence dans le monde réel. [166]

Les métaphores qui, au sens littéral, sont auto-contradictaires présentent une difficulté du point de vue de l'idée de « fausseté créative » proposée, entre autres, par Davidson. Il peut ne pas sembler sans espoir d'essayer de soutenir qu'émettre une fausseté puisse être informatif ou même créatif. Par exemple, on peut, en émettant une phrase fausse, demander ou suggérer que notre monde devienne comme dans cette phrase. Mais, au sens littéral, une contradiction est une contradiction : les contradictions ont toutes la même signification. Il est donc virtuellement sans espoir, pour les avocats du traitement de la métaphore par la « fausseté créative » (*creative falsehood*), d'en rendre compte.

Les théoriciens de la « fausseté suggestive » (*suggestive falsehood*) ont un problème opposé sur les bras. Car une phrase peut parfois être vraie à la fois au sens littéral et au sens métaphorique. Mais, même dans ce cas, le sens métaphorique diffère du sens littéral. Le cas suivant (plutôt banal) illustre ce point :

(7) Cette vieille chaussure est en effet aussi confortable
qu'une vieille chaussure.

Une observation additionnelle est ici indiquée. Dans certains cas, les « lignes de sens » métaphoriques fondées sur la similarité sont plus naturellement interprétées comme des lignes de ré-identification que comme des lignes d'inter-identification. Cela signifie qu'elles étendent l'applicabilité d'un mot ou d'une locution à de nouvelles entités dans une nouvelle partie d'un seul et même monde (éventuellement à une nouvelle « situation » dans ce monde plutôt qu'à une entité dans un monde entièrement

différent). Cependant, cela ne change pas d'un iota notre idée directrice. L'important n'est pas de savoir où se trouve l'entité jusqu'à laquelle une ligne de sens se déploie mais comment cette ligne se déploie jusqu'à elle.

Cette remarque en appelle une autre, plus générale, que beaucoup de philosophes ignorent complètement, à savoir que la dite sémantique des mondes possibles fut originellement conçue pour s'appliquer autant à des « petits mondes », c'est-à-dire à des scénarios ou à des situations, qu'à des univers entiers. *A fortiori*, les lignes de sens furent conçues comme constituant des liens entre différents scénarios ou « situations » et pas seulement entre différentes histoires du monde. Pour cette raison, la remarque précédente est un corollaire de notre caractérisation de la métaphore.

12. La métaphore comme comparaison

Comme nous l'avons dit, notre analyse du mécanisme du sens métaphorique ouvre sur des conclusions importantes. Il y a un élément de comparaison dans tout usage métaphorique du langage. Dans ces conditions, les théories de la métaphore qui se concentrent sur l'idée de comparaison sont sur la [167] bonne voie. Toutes ces théories défendent en effet une caractérisation de la métaphore qui est déjà codifiée (parmi d'autres sources) dans le *New International Dictionary* de Webster (2^e édition) : « Une métaphore peut être considérée comme une comparaison comprimée [*a compressed simile*], la comparaison implicite dans la première devenant explicite dans la seconde ».

Un exemple de ce type de conceptions est offert par la théorie de G. A. Miller. Pour lui la métaphore *L'homme est un loup* doit être rapprochée de *L'homme est comme un loup* ou de *L'homme a l'air d'un loup* (cf. Miller, 1984, p. 214). Des considérations du même ordre se trouvent chez Whateley (1961) et Billow (1975).

Cependant, les traitements de la métaphore qui sont fondés sur la seule idée de comparaison sont gravement incomplets. Ils ne racontent pas l'histoire entière de la métaphore. On peut s'en rendre compte avec certains des exemples discutés par Ortony (1984) :

(8) Les encyclopédies sont comme des dictionnaires.

(9) Les encyclopédies sont comme des mines d'or.

Ortony soutient à juste titre que (8) est une construction littérale mais que (9) ne l'est pas. Mais la comparaison (9), à la différence de l'assertion littérale (8), pose à nouveau ce problème d'interprétation dont nous avons vu débattu en relation avec la métaphore.

Ici notre théorie fournit une réponse immédiate au problème. Pour nous, le sens métaphorique est le sens non littéral fondé sur des lignes de sens différentes des lignes normales en ce que ces lignes s'appuient de manière exceptionnellement marquée sur la similarité. Ainsi (8) n'est pas une métaphore, parce qu'il ne fait pas fond sur un sens non standard, tandis que (9) en est une. C'est-à-dire que (9) est fondé sur un sens non littéral et donc, dans notre terminologie, sur une manière non standard de tracer les lignes de sens qui le fait pencher du même côté que la métaphore. Globalement, le même point est repéré par Max Black pour qui il est préférable de dire que « la métaphore crée la similarité plutôt que de dire qu'elle formule quelque similarité précédemment existante » (Black, 1962, p. 37).

Cependant, les traitements de la métaphore qui sont fondés sur la seule idée de comparaison sont incomplets aussi sous un autre rapport.* En effet, n'importe quelle sorte de sens non littéral fondé sur une manière non standard de tracer des lignes de sens est dans le même bateau que la métaphore en ce que le traitement de la manière dont les lignes de sens non standard sont tracées ne suffit pas à déterminer le sens en question. Un tel sens non littéral doit encore s'enraciner dans un sens littéral [168] ayant cours dans un monde, le monde réel le plus souvent. Et cette sorte d'amarrage n'est pas fournie par l'idée de comparaison en tant que telle.

Une autre difficulté est que l'idée de comparaison est si vague ou, plutôt, a tant de facettes, qu'elle en devient non informative. Les critiques qui se sont élevées contre le traitement de l'inter-identification par la similarité s'appliquent ici aussi. Parler de similarité, ou même d'une moyenne pondérée de différentes sortes de considérations fondées sur la similarité, est simplement trop vague pour être utile. Dana Scott mit une fois au défi les partisans de l'inter-identification par similarité de donner une analyse de la petite annonce qu'il avait lue dans le Quotidien d'Oxford et qui se ramenait à ce qui suit

(10) Achète : vélo ou assimilé.

* Nous avons fait le choix ici de supprimer « They do not tell the whole story of metaphor. », dans la mesure où une première occurrence de cette phrase apparaît déjà un peu plus haut dans la même page (N.d.T.).

Les théoriciens de la similarité métaphorique affrontent des énigmes de ce genre.

13. Différentes sortes de ressemblance

La similarité sur laquelle se fondent les lignes de sens métaphoriques peut être de beaucoup de sortes différentes. Elle peut par exemple être de l'espèce qualitative, mais elle peut dans certains cas être de l'espèce fonctionnelle. Il y a ainsi différentes variétés de métaphores. Certaines d'entre elles sont plus proches de la métonymie que d'autres, et peuvent peut-être être considérées comme des cas intermédiaires entre les deux espèces. Par exemple, une similarité fonctionnelle revient à établir entre elles une sorte de connexion réelle, et ajoute ainsi à la métaphore une touche de métonymie qui la distingue certainement d'une métaphore purement qualitative.

Par exemple, on peut désigner métaphoriquement un vieil homme barbu comme Santa Claus et être perçu comme décrivant son apparence. Mais quand le dirigeant d'une grande fondation privée fut un jour désigné de la sorte, l'assistance n'a pas supposé que l'orateur voulait dire que le monsieur en question avait une barbe blanche et des joues rouges. On a plutôt compris que cet orateur se référait aux distributions de cadeaux de l'affairiste en question. (Puisque nous avons un épisode réel à l'esprit, appelons-le, avec un clin d'œil à Bertold Brecht, Dr Puntila.).

Avons-nous affaire à une métaphore dans le second cas ? Il n'est pas facile de donner une réponse tranchée. Il est clair que le locuteur suggère que les activités du Dr Puntila sont similaires à celles du Père Noël. Si c'était tout ce qu'il y avait à dire ici, nous aurions un exemple authentique de métaphore. Mais les activités respectives du Dr Puntila et de Santa Claus sont-elles simplement **[169]** similaires ? Sont-elles plausiblement identiques ? On peut en fait plaider ici le pour et le contre. D'un côté, on peut, par exemple, remarquer que, comme Santa Claus, le Dr Puntila n'exerce pas sa propre générosité, mais distribue seulement des cadeaux fournis par d'autres, les vrais donateurs. D'un autre côté, ce n'est pas seulement au moment de Noël qu'il comble les bénéficiaires de ses présents.

Mais quelle que soit finalement la réponse, il est clair que lorsque nous avons affaire à des fonctions identiques, la notion de métaphore perd de sa pertinence. Il peut être plus approprié de parler d'analogie ou de métonymie.

Cette observation est évidemment généralisable. Quand les lignes de sens non standard opèrent par similarité fonctionnelle, il n'est pas évident de savoir si le sens non

littéral qui en résulte doit être catalogué comme métaphore, métonymie ou analogie. En bref, du côté de la similarité fonctionnelle, la métaphore commence à fusionner avec la métonymie.

14. Métaphores mixtes

Un phénomène dont toute théorie respectable de la métaphore devra rendre compte est la métaphore mixte. Considérons l'exemple suivant (emprunté au *Modern American Usage* de Wilson Follett) :

(11) Le Service des recettes internes semble englouti
totalement dans les sables mouvants de l'inertie absolue.

Qu'est-ce qui est mélangé à quoi ici ? Notre théorie montre qu'il y a deux alternatives. Les deux métaphores qui fonctionnent ici de concert peuvent différer entre elles de deux manières, et de deux manières seulement : (i) les principes de similarité sur lesquels elles s'appuient sont différents ; (ii) les points de référence sont différents.

Un coup d'œil à l'exemple proposé suffit à apporter la réponse. Nous avons affaire à une métaphore mixte si et seulement si nous sommes dans le cas (i), c'est-à-dire quand les « lignes de sens » sont tracées au moyen de considérations de similarité différentes. Quand les points de référence sont différents mais que les principes de similarité sont fondés sur deux usages ou plus de la même métaphore, alors nous ne sommes pas en présence d'une métaphore mixte. Par exemple, quelqu'un peut dire

(12) Effectivement, ce n'est pas un Einstein, ou, comme on aurait
dit au dix-huitième siècle, ce n'est pas non plus un Newton. **[170]**

Ici les « postes d'amarrage » sont différents mais les considérations de similarité sont les mêmes. À l'évidence, cette métaphore n'est pas une métaphore mixte.

Un exemple fonctionnant en sens inverse est donné dans cet article par nos propres idiomes. Nous avons parlé alternativement d'une métaphore comme étant « ancrée » ou « amarrée » à un cas auquel la locution métaphoriquement utilisée s'applique littéralement. Les deux locutions sont métaphoriques, et ont la même « ancre » ou le même « poste d'amarrage », à savoir un bateau qui doit être maintenu à la même place dans un port. Nonobstant cette identité des postes d'amarrage, ce serait construire une métaphore mixte que d'utiliser les deux locutions dans une seule et même phrase.

Aussi, le phénomène de la métaphore mixte, si facile à traiter dans le cadre de notre analyse, la corrobore-t-il.

De surcroît, il y a un phénomène apparenté qui offre aussi appui et confirmation à notre analyse. Il est fréquent de remarquer que la frontière entre les métaphores mixtes et les comparaisons multiples [*multiple similes*] est très ténue mais bien réelle. Par exemple Follet (1966, p. 215 A) note, usant du concept de métaphore de façon appropriée, que « le dédain à l'endroit du mélange [de métaphores]* dépasse bien souvent la mesure, et conduit à appeler métaphores mixtes ce qui est seulement une succession d'images [*images*] parallèles ».

Mais qu'est-ce qui fait la différence ? Espy (1983, p. 108) livre un indice en disant des images [*similarities*] qu'elles sont des « comparaisons avouées » et en suggérant que dans une métaphore « la comparaison est implicite ». Ce à quoi ces remarques se résument est de dire que dans une comparaison, multiple ou non, le locuteur ou le scripteur emploie les significations littérales d'un mot ou d'une locution pour établir une ressemblance, tandis que dans une métaphore la comparaison est nécessaire pour donner à un mot ou à une locution un sens non littéral. Cela montre une fois de plus que la métaphore est un fait de sens.

15. Métaphore et vérité

Les assertions métaphoriques (i.e. les assertions contenant des mots ou locutions employés métaphoriquement) peuvent-elles être dites vraies ou fausses ? En se fondant sur le traitement que nous en avons donné, la réponse ne fait pas de doute : oui. Ce traitement montre que la seule chose inhabituelle à propos de la phrase métaphorique est que les lignes de sens de l'une de ses locutions constituantes sont tracées différemment de la façon dont elles sont tracées à l'intérieur de sa cousine littérale. Mais sous tous les autres rapports, les mêmes règles sémantiques s'appliquent à elle. Autrement, nous ne pourrions rendre compte de son sens. Et ces règles sémantiques supposent que les notions de vérité et de fausseté sont applicables à la phrase. **[171]**

Un exemple simple en est fourni par Nelson Goodman. Il considère une image pleine de couleurs sombres. Il compare alors les assertions

* L'ajout est dû à J. Hintikka et G. Sandu. (N.d.T.)

(13) Cette image est jaune.

(14) Cette image est gaie.

(15) Cette image est triste.

Il est clair, comme Goodman le relève, que (13) est littéralement fausse, que (14) est métaphoriquement fausse, et que (15) est métaphoriquement vraie.

Un autre exemple du même phénomène est le fait que nous puissions employer métaphoriquement des assertions négatives. Nous pouvons dire d'un étudiant qui ne comprend pas les mathématiques « Ce n'est pas un Einstein ». Puisque dans cette phrase il est clair que la négation opère normalement, la phrase non niée « C'est un Einstein » devra être réputée fausse.

À noter aussi que l'on peut parfaitement nier une assertion métaphorique, pourvu que le sens métaphorique soit compris dans le sens qui a été voulu. Si quelqu'un dit d'un étudiant aux résultats extrêmement élevés en mathématiques « C'est un véritable Einstein », cela fait parfaitement sens pour quelqu'un d'autre de répliquer « Non, ce n'est pas le cas. Il travaille très dur mais il n'est pas très créatif ».

Ce qui a conduit certains théoriciens à l'idée bizarre que les assertions métaphoriques ne sont ni vraies ni fausses, c'est que, dans leur usage effectif, la question de leur vérité ou de leur fausseté, normalement, ne se pose pas. Mais ce n'est qu'une conséquence de leur nature, ainsi que nous l'avons écrit. Puisque le sens métaphorique est un sens non littéral, l'auditeur ou le lecteur n'est pas censé le connaître à l'avance. En fait, si le sens non littéral en question est un lieu commun [*commonplace*], on n'a pas affaire à une métaphore mais à un cliché [*a cliché*]. Donc, le sens métaphorique doit être récolté au moyen de divers principes d'interprétation. Parmi eux, le principe de charité est probablement le plus important. Afin de l'appliquer, la phrase en question doit être supposée (si possible) vraie. Donc, dans beaucoup de cas typiques de la métaphore, une phrase dont la force consiste en sa dimension métaphorique n'est pas employée pour dire sa vérité (métaphorique). À la place, elle est supposée vraie, et cette supposition est employée comme tremplin dans la compréhension de son sens métaphorique. On peut difficilement trouver un exemple plus frappant de la différence entre règles sémantiques [*semantics rules*] et règles d'usage [*rules for use*] – ainsi que de l'interaction entre les deux sortes de règles.

Certes, nous avons vu que, dans d'autres cas, le sens métaphorique est pris pour accordé, et est invoqué pour effectuer une assertion dont [172] la vérité peut très bien être envisagée. Bien que de tels cas (illustrés par les exemples (5) et (6) ci-dessus) soient hautement instructifs quant à la façon dont le sens métaphorique opère, ce ne sont pas des exemples typiques des usages métaphoriques du langage. On pourrait même peut-être suggérer que, dans de tels cas, la métaphore a quelque chose d'un cliché. (Cf. section 21.).

Un autre corollaire de notre théorie est que, à dire les choses rigoureusement, il est impropre de parler d'une vérité métaphorique qui serait différente de la vérité littérale. Une phrase peut avoir un sens métaphorique, ce sens décidant si elle est vraie ou non au sens normal et banal [*gardenvariety*] de la vérité. Ce qui s'entend comme « vérité métaphorique » est simplement la vérité ordinaire d'une phrase (émission) métaphoriquement interprétée. Cela implique une conception distincte du sens (une sorte spéciale d'interprétation), non une sorte spéciale de vérité. Employée en ce sens, la locution « vérité métaphorique » est simplement une ellipse inoffensive que nous nous permettons occasionnellement.

16. L'indépendance contextuelle de la métaphore

Une partie des indices les plus probants à l'appui de notre analyse de la métaphore s'obtient en demandant comment nous en arrivons à comprendre une métaphore. Ces indices peuvent être présentés en comparant celle-ci avec d'autres figures du discours. Il y a, de fait, des différences significatives entre les processus interprétatifs (« herméneutiques ») au moyen desquels les métaphores sont comprises et ceux au moyen desquels d'autres usages non littéraux du langage, par exemple l'ironie, sont saisis. Ces différences invalident l'usage occasionnel qu'on fait terme « métaphore » pour couvrir tous les usages non littéraux du langage.

L'ironie offre de fait un objet de comparaison spécialement instructif ici. Le mécanisme de l'ironie est gouverné par des principes entièrement différents de ceux qui sont à l'œuvre dans l'usage métaphorique. Une phrase a un sens métaphorique lorsque la ligne de sens de l'une de ses locutions constituantes est tracée de manière non standard. Procéder ainsi ne peut se faire à partir du contexte d'émission, parce que le sens des mots émis ne dépend pas du contexte. Une phrase est employée ironiquement quand (pour dire les choses grossièrement), le sens où elle est entendue est l'opposé de

son sens littéral. Une énonciation doit donc être comprise comme étant ironique dans les termes de son contexte, incluant principalement l'intention du locuteur. Dans une énonciation ironique, le locuteur dit en connaissance de cause quelque chose qui est contraire à (ou pour le moins différent de) ce qu'il croit être le cas. Le sens ironique est ainsi [173] toujours différent du sens littéral. Afin de comprendre une énonciation comme ironique, on doit par conséquent savoir ce que le locuteur croit (mais ne dit pas) être le cas. Donc les deux sortes de sens littéral sont entièrement différentes.

Sous tous ces rapports, la métaphore diffère de l'ironie. Une assertion métaphorique n'a pas à être fautive (ou considérée comme fautive par le locuteur) au sens littéral. Elle peut très bien être vraie au sens littéral et au sens métaphorique :

(16) Mon pouce enflé ressort comme un pouce enflé.*

(17) « Ça aida, vous savez, à trouver ma mère », dit Paul.

« Je sais ».

« Métaphoriquement, aussi bien que réellement », dit-il.

« Je sais ».

(Robert B. Parker, *Pastime*, Berkeley Books, New York, 1991, p. 302).

Ce qui est spécialement pertinent ici, c'est que le locuteur n'a pas à entretenir une croyance quant à savoir si son énonciation est vraie ou fautive au sens littéral. Dans cet autre exemple, l'inspecteur Morse interroge un proviseur à propos d'un des anciens professeurs de son établissement :

(18) « Et quant à sa femme ? »

« Elle a un diplôme de Langues vivantes, elle aussi... En fait elle a enseigné chez nous au cours d'une période où un membre de notre personnel était malade. Sans trop de succès, je le crains »...

« Vous voulez dire qu'on lui a mené la vie dure ? »

« Elle a pratiquement pris une déculottée, je le crains ».

« Vous parlez métaphoriquement, je l'espère ? »

« Je l'espère aussi ... »

(Colin Dexter, *Last Seen Wearing*, Bantam Books, New York, 1989, p. 67).

De même, afin de comprendre un énoncé métaphorique au sens voulu, l'auditeur n'a pas besoin de savoir s'il est vrai ou non au sens littéral. Quelquefois l'auditeur n'a pas

* Traduction de « My sore thumb does stick out like a sore thumb ». (N.d.T.)

besoin de savoir si l'énonciation a été entendue au sens métaphorique ou littéral. Voici un humble fonctionnaire confronté à un fougueux colonel anglais : [174]

(19) « Il pourrait n'être pas facile de faire passer une telle loi », dit le colonel. « Mais c'est une chance. Quoi qu'il en soit, votre dernière chance de régler cette affaire sans effusion de sang. »

« J'espère que vous l'entendez métaphoriquement », dit M. Pocock avec un sourire nerveux.

« Je n'ai pas l'habitude de parler par métaphores », dit le colonel.

« Si vous me mettez le dos au mur, je vais tirer »

« Et, oh ma chérie » dit M. Pocock à sa femme ce soir-là, « j'ai eu le sentiment qu'il le pensait ».

(Michael Gilbert, *Mr Calder and Mr Behrens*, Penguin, 1983, p. 136)

On ne sait pas très bien si le colonel Mouteagle, qui se contredisait pragmatiquement en employant une métaphore dans le même souffle où il niait en avoir l'habitude, a donné à M. Pocock le faux espoir que ses paroles étaient après tout métaphoriques.

Ce qui a été dit ci-dessus de l'ironie s'applique à toutes les sortes d'usage que les théories des actes de langage peuvent plausiblement prendre en charge. Une théorie des forces conversationnelles ou des différentes sortes d'actes de langage comme déterminant le sens a quelque chance de succès pour autant que ce sens puisse en principe être obtenu à partir du contexte. C'est ainsi que, si parler par plaisanterie est une sorte particulière d'acte de langage, il doit en principe exister des indices contextuels [*contextual clues*] pour la distinguer des autres sortes d'actes de langage. De prime abord, cela peut sembler être une exigence élevée, mais peut-être est-elle plus facile à contenter qu'il n'y paraît. Anthony Sampson raconte dans son incomparable *Anatomy of Britain* qu'Harold Macmillan fut l'un des derniers gentlemen qui, lorsqu'ils parlaient « *tongue in cheek* », le faisaient littéralement. Ici, c'est au niveau de l'étymologie qu'un indice comportemental est fourni.

Nous avons affaire ici à un important corollaire de notre analyse de la métaphore. Si nous voyons juste, la métaphore est une question de sens non standard, non d'une quelconque sorte particulière d'usage du langage. Une conséquence supplémentaire est qu'aucune théorie de la métaphore s'appuyant uniquement sur les circonstances de l'acte d'énonciation ne réussira. Cela s'applique à des approches qui, à première vue, pourraient ne pas sembler tomber sous le coup de nos critiques. En réalité, cependant, la métaphore diffère de tous les usages du langage qui peuvent être appréhendés au

moyen de la théorie des actes de langage parce qu'elle ne dépend pas des circonstances de son énonciation. Nous avons présenté des exemples où les indices contextuels échouent à distinguer entre sens littéral et sens métaphorique. On pourrait les multiplier *ad nauseam*. Une putative [175] théorie de l'acte de langage métaphorique est donc condamnée à manquer certains des traits les plus caractéristiques de la sémantique de la métaphore. La métaphore est une question de sens, non d'usage.

Ce point est étroitement lié au fait que le sens métaphorique est compatible, virtuellement, avec n'importe quelle force illocutionnaire – ou n'importe quelle autre sorte de force – qu'une énonciation puisse avoir, y compris la menace, l'apitoiement, l'à-propos, le questionnement, l'ironie, l'exagération, l'assertion, la dénégation, etc. Dans l'exemple ci-dessus, l'énonciation du colonel Munteagle a la vigueur d'une menace à la fois au sens littéral et au sens métaphorique. De même, les phrases contenant une locution métaphorique peuvent être employées ironiquement. Un cas de ce type se produirait si on disait, ironiquement, d'un illettré en mathématiques :

(20) C'est un véritable Einstein.

Incidemment, cet exemple montre une fois de plus que les phrases employées métaphoriquement ont la même logique que les phrases littérales. Car si la phrase métaphorique (20) n'avait pas un sens pouvant être nié, soumis à condition (etc.), l'ironie ne pourrait être employée avec elle comme elle l'est avec les phrases littéralement interprétées.

17. Métaphore et holisme sémantique

Nonobstant la relative simplicité du traitement que nous lui avons appliqué, la sémantique de la métaphore a des conséquences intéressantes. L'une d'elles concerne l'ensemble de doctrines connues sous le nom de *holisme sémantique*. Selon ces doctrines « seuls des langages entiers... ont réellement un sens, de sorte que les significations des unités plus petites [*smaller units*] – mots, phrases, ... discours, dialogues, textes... et ainsi de suite – sont simplement dérivées » (Fodor et Lepore, 1992). Un corollaire de cette thèse est que les significations des « unités plus petites », y compris les mots, ne peuvent être modifiées sans modifier le langage tout entier, c'est-à-dire sans au minimum effectuer des changements dans les significations des autres locutions du langage. Qui plus est, un tel holisme est supposé constituer une caractéristique intrinsèque de la

façon dont le langage fonctionne. Il doit donc s'appliquer aussi aux usages non littéraux du langage.

Cependant, selon nous, la métaphore constitue un sérieux contre-exemple à un tel holisme sémantique. Nous avons vu que dans l'usage métaphorique d'un mot, les principes sur la base desquels on trace les lignes de sens de ce mot sont modifiés de manière à s'appuyer davantage sur les considérations de similarité. Cela ne présuppose ni n'implique aucun changement dans les significations d'un quelconque autre mot de la phrase ou dans les significations d'une quelconque autre locution [176] de notre langage. Au contraire, une phrase qui contient un mot employé métaphoriquement sera difficile à comprendre à moins que les autres mots ne soient employés dans leur sens littéral normal. Par exemple, si l'on veut formuler métaphoriquement l'idée que Winston Churchill était rusé au point d'être sournois, on peut dire soit

Winston Churchill était un renard

soit

Le Dernier Lion était rusé

et être facilement compris. Mais dire

Le Dernier Lion était un renard

rend perplexe, même si cela peut peut-être être compris dans le sens voulu.

Ce que nous avons dit précédemment de la métaphore mixte est pertinent ici aussi. L'usage métaphorique d'un *mot* est compatible, nous l'avons vu, avec un usage non littéral de la *phrase* où il intervient, par exemple avec un emploi ironique de cette phrase. Mais bien qu'il puisse probablement y avoir plus d'un mot employé métaphoriquement dans la même phrase, une telle pratique est forcément l'exception plutôt que la règle. Normalement le reste d'une phrase contenant un mot métaphorique ne manifeste aucune variation de sens.

On souligne souvent que dans beaucoup de cas les significations sont essentiellement déterminées, au sein d'une famille de mots, par la façon dont elles se distinguent les unes des autres. La théorie des champs sémantiques en est un exemple. Mais même quand un mot est employé métaphoriquement, cela n'entraîne pas de changement sémantique ailleurs dans la famille dont ce mot relève. Si vous dites d'un avare qu'il est « un véritable Ecossois », est-ce que cela présuppose de changer le sens des mots « Anglais », « Gallois », « Irlandais » etc. ? Si vous désignez le lac Tahoe comme

un saphir, avez-vous à présupposer une reclassification des pierres précieuses ? Évidemment non. Et de tels exemples pourraient facilement être multipliés *ad nauseam*.

Quelquefois l'interdépendance des significations est pensée comme véhiculée par des relations inférentielles. Mais de telles relations sont fondées sur le sens des différents mots, et non l'inverse. En conséquence, il ne peut y avoir aucune « action sémantique à distance » dont la cause serait le changement de sens d'un certain mot.
[177]

18. La métaphore et les jeux de langage wittgensteiniens

Une forme particulière de sémantique holistique est la théorie du sens de Wittgenstein. D'après lui, toute signification est commandée par des activités humaines réglées qu'il appelle des jeux de langage. Qui plus est, les jeux de langage sont les unités premières du sens. En sémantique, ils sont la cour d'appel suprême :

Notre faute est de chercher une explication là où nous devrions voir les faits comme des « proto-phénomènes ». C'est-à-dire, là où nous devrions avoir dit : ce jeu de langage est joué. (*Investigations philosophiques*, § 654)

Les jeux de langage sont premiers par rapport à leurs règles, et non l'inverse, dit Wittgenstein. Nous n'apprenons pas un jeu de langage en apprenant ses règles ; nous parvenons à comprendre les règles en apprenant le jeu.

Cette conception holistique, hélas, est exposée aux mêmes contre-exemples que les autres variétés de holisme sémantique. Car que pouvons-nous dire du point de vue de Wittgenstein sur l'usage métaphorique du langage ? Clairement, ce qu'il dirait ici est qu'employer le langage métaphoriquement est un jeu de langage qui doit être appris comme n'importe quel autre jeu, et que ce jeu de langage parasite les usages littéraux du langage.

Mais ce qu'est le sens métaphorique d'un mot ou d'une locution n'est pas déterminé par un jeu de langage métaphorique à l'état séparé. Quelle que soit la précision avec laquelle vous aurez observé les précédents cas d'usage métaphorique, vous ne serez pas (en principe) capable de prédire le sens d'une nouvelle métaphore. Et la description du sens métaphorique, prédictible ou non, implique typiquement quelque chose d'autre que la référence à un jeu de langage pris en tant que tout. Elle implique une référence à la règle sémantique de quelque mot ou locution, et à la manière dont cette règle particulière est supposée se trouver changée dans la transition vers le sens

métaphorique. En d'autres termes, une référence à une règle particulière est inévitable dans la théorie de la métaphore. La manière dont les règles sont changées n'est pas déterminée par la forme générale d'un jeu de langage ; elle dépend des changements particuliers opérés en telle occasion par le locuteur et aboutissant à des règles sémantiques particulières.

De surcroît, nous avons vu à la section 16 que les phrases métaphoriques peuvent servir à atteindre la plupart des objectifs que les phrases littérales permettent d'atteindre. En d'autres termes, la plupart des jeux de langage qui sont joués avec des locutions littéralement interprétées peuvent également être joués au moyen de locutions métaphoriques. L'écart entre sens littéral et sens métaphorique peut donc difficilement être expliqué en référence à des jeux de langage de différentes sortes.

[178]

19. La métaphore comme usage créatif du langage

L'imprévisibilité du sens métaphorique d'une énonciation eu égard à son contexte, que ce contexte soit caractérisé en termes d'actes de langage ou en termes plus larges de jeux de langage wittgensteiniens, est une source importante de créativité linguistique. Le locuteur devra créer un nouveau véhicule de sens, aussi local soit-il, et l'auditeur devra saisir ce nouveau sens, qui n'est pas gouverné par les vieilles règles sémantiques qui nous sont familières. De là, nous pouvons également comprendre comment une métaphore peut constituer un indice de la façon dont se développe sémantiquement le langage. En n'étant pas liée par les règles sémantiques établies et plus anciennes (les règles servant à tracer les « lignes de sens »), la métaphore peut même en principe « exprimer ce qui autrement est inexprimable » (Espy, 1983, p. 108). Cette formulation est cependant un peu inexacte. Une version plus prudente consisterait à dire qu'il est possible d'exprimer ce qui auparavant n'était pas exprimable.

Notre analyse dévoile deux voies suivant lesquelles la métaphore assume l'usage créatif du langage. L'une de ces voies est un corollaire du fait que l'usage métaphorique d'une locution fait fond sur les façons non standard de tracer les lignes de sens. Ces lignes de sens ne sont pas déterminées par le sens littéral du mot ou de la locution. Elles peuvent être choisies différemment. Le lecteur ou l'auditeur doit comprendre d'après divers indices comment elles sont tracées. Encore plus important, l'auditeur ou le lecteur doit être capable d'imaginer une variété de voies non standard possibles pouvant

servir à tracer les lignes de sens, et parmi lesquelles est choisie la ligne métaphorique. Cela suppose une sensibilité aux différents usages possibles du langage plus grande que celle qui est requise pour comprendre le sens littéral.

Cette sorte de sensibilité est présupposée d'une manière ou d'une autre par tous les usages non littéraux du langage, pas seulement par la métaphore. Cependant, c'est d'une autre manière encore que la métaphore présuppose, ou parfois plutôt provoque, chez l'auditeur ou le lecteur, une conscience plus vive de certaines facettes du monde. La métaphore opère moyennant des lignes de sens fondées sur la similarité ; mais, comme nous l'avons brièvement indiqué plus haut, cette similarité n'est en aucun cas une similarité d'ensemble entre différents objets de comparaison. Ce n'est pas « une moyenne pondérée des différentes sortes de considérations de similarité ». En général, cette similarité est définie relativement à un aspect limité. Pour saisir tout cela, l'auditeur doit non seulement comprendre ce qu'est cette similarité mais il doit aussi percevoir qu'une telle similarité est bien livrée dans l'expérience. Quelquefois l'auditeur ne s'en rend compte qu'une fois que la métaphore l'a surpris ou obligé à remarquer que c'est le cas. En conséquence, l'[179]usage qui table sur une telle similarité peut être un moyen efficace de rendre l'auditeur ou le lecteur conscient des propriétés des objets relativement auxquels le sens métaphorique opère. C'est le fondement des usages poétiques de la métaphore, comme d'ailleurs des autres usages littéraires. C'est ce qui fait que la métaphore est une manière de rendre l'auditeur ou le lecteur plus vivement conscient de certains aspects du monde, et peut-être aussi de faire qu'il les apprécie plus pleinement.

Max Black souligne en effet le rôle des caractéristiques familières des entités auxquelles sont amarrées les lignes métaphoriques de signification. Nous avons vu combien cette remarque est justifiée. Pour être saisie facilement, une métaphore doit être fondée sur ce qui est généralement connu de l'objet d'une comparaison métaphorique. Cependant, même dans ce cas, la sélection des bonnes caractéristiques (i.e. des bonnes similitudes) n'a rien d'automatique. Elle revient à choisir les bonnes propriétés (telles qu'elles ont été voulues). Dans l'usage littéraire créatif de la métaphore, le choix des caractéristiques pertinentes devient un défi, et peut opérer au moyen de similitudes sortant des sentiers battus voire surprenantes ou paradoxales.

C'est un des nombreux motifs pour lesquels nous ne pouvons pas nous contenter de supposer que ce qui est usuellement vrai de la métaphore en est intrinsèquement vrai.

Il nous semble que Davidson échoue à rendre compte du caractère créatif de la métaphore. Il esquisse la fiction futuriste d'un visiteur venu de Saturne pour qui arriver à comprendre le vers de Dante qui décrit la Terre comme « le petit plancher rond qui nous rend passionnés » n'est qu'une étape dans la compréhension de la seule et unique signification du mot « plancher » [*floor*]. « Quelle différence cela ferait-il pour votre ami [le Saturnien] de prendre votre énoncé comme visant l'un ou l'autre objectif [usage métaphorique ou usage littéral] ? », demande rhétoriquement Davidson. La différence se situe entre apprécier le vers de Dante d'un point de vue poétique et le considérer comme un simple usage bizarre du mot « plancher ». Il se peut que, pour la théorie davidsonienne du sens, la différence soit sans importance, mais c'est, hélas, être tout près d'admettre que sa théorie ne peut nous aider à comprendre la métaphore comme procédé littéraire.

Aussi notre théorie de la métaphore passe-t-elle un autre test important. Tout traitement acceptable de la métaphore doit être capable d'expliquer le rôle qui est le sien en littérature. Nonobstant le fait que la plupart des analyses de la métaphore ont été suscitées par l'usage qui en est fait comme procédé littéraire, les analyses précédentes ne réussissent pas toutes à passer ce test. [180]

20. Métaphore, métonymie et créativité

Qu'en est-il de la métonymie comparée à la métaphore du point de vue de la créativité ? En employant la métonymie, le locuteur ou le scripteur doit aussi s'appuyer sur quelque manière non standard de construire ses lignes de sens. Sauf que maintenant, il opère par continuité ou contiguïté, plutôt que par similarité. Pour comprendre ce que sont de telles lignes non standard de continuité, celui qui interprète une métonymie doit être davantage attentif aux connexions factuelles qu'aux manières inhabituelles de comparer les choses entre elles. La tâche peut être tout aussi ardue que de comprendre une métaphore, mais elle est plus orientée vers des connexions réelles entre objets ou entre événements, vers des séquences d'événements, que vers des similarités imaginaires. Normalement, la métonymie sera donc un procédé linguistique davantage

soucieux de questions factuelles que ne l'est la métaphore. Comme Roman Jakobson l'a dit,

La primauté du procédé métaphorique dans les écoles romantiques et symbolistes a été maintes fois soulignée mais on n'a pas encore suffisamment compris que c'est la prédominance de la métonymie qui gouverne et définit effectivement le courant littéraire qu'on appelle « réaliste », qui appartient à une période intermédiaire entre le déclin du romantisme et la naissance du symbolisme et qui s'oppose à l'un comme à l'autre. (Jakobson, 1956, p. 92 [traduction Nicolas Ruwet, p. 62-63])*

Appliqué à la créativité, qu'est-ce que cela entraîne ? Comme nous l'avons soutenu dans la section précédente, apprécier les métaphores exige, et développe, notre sensibilité à des relations de similarité de différentes sortes. Dans le même esprit, apprécier les métonymies requiert la saisie de différentes sortes de relations de contiguïté, de connexions causales, de similarités fonctionnelles, etc. Créer une nouvelle métaphore peut enrichir les ressources de notre langage quand il en vient à parler des relations de similarité. De même, inventer une nouvelle métonymie peut contribuer à l'arsenal descriptif de notre langage dans les aires des relations structurales, fonctionnelles et causales. Le premier genre de contribution est pertinent surtout au plan poétique et eu égard aux différentes façons d'user non littéralement* du langage, tandis que le second peut apporter quelque chose au discours factuel, y compris le discours scientifique et la pensée scientifique. Ainsi, lorsque plusieurs auteurs ont récemment rappelé l'importance des métaphores dans le langage scientifique et dans le développement de la science, ce dont ils parlaient en réalité c'était des métonymies.

Notre distinction d'inspiration jakobsonienne entre métaphore et métonymie, ajoutée au fait que le langage procède réellement au moyen de lignes de sens fondées sur la continuité et pas seulement au moyen de celles qui sont fondées sur la similarité, montre que la métaphore n'est pas, contrairement à ce qu'on a quelquefois prétendu, le seul procédé à pouvoir apporter au langage des significations nouvelles. Comme Jakobson [181] le souligne, la métonymie aussi est un procédé non littéral* puissant, qui peut servir à introduire de nouvelles significations, de nouvelles sortes de significations même, dans le langage. De ce fait, la fréquente insistance sur la métaphore comme véhicule de développement et d'enrichissement du langage doit être prise avec une

* Dans le texte d'origine, cette citation est tronquée ; par souci de clarté, nous la donnons en entier (N.d.T.).

* Et non pas « littéralement » comme il est écrit (N.d.T.).

* Correction identique à la précédente (N.d.T.).

« pincée de sel métaphorique ». La métonymie mérite beaucoup plus, et peut-être même davantage de crédits de recherche dans les laboratoires concernés.

Nous reviendrons sur ce point dans la section 22.

21. Métaphore et nouveauté

Quelques mots supplémentaires sur les usages créatifs de la métaphore sont indiqués. Quelquefois l'application du terme métaphore est restreinte à ces usages non littéraires du langage qui sont nouveaux en ce sens qu'ils n'ont pas été employés précédemment, du moins pas communément. Appelons ces nouvelles métaphores les métaphores « fraîches ». La restriction du terme métaphore *simpliciter* aux métaphores fraîches peut en effet paraître appropriée, dans la mesure où elle se conforme à l'usage lettré qui en est fait¹³. Mais ce fait, si c'en est un, ne parle pas contre notre théorie. Notre principale intention a été de localiser le mécanisme sémantique sur lequel se fondent les usages métaphoriques du langage. Il ne fait pas partie de ce que nous soutenons de prétendre que toutes les manières d'user du langage qui activent le même procédé sémantique doivent recevoir la même étiquette.

En fait, l'extension la plus étroite du terme métaphore pose un problème. Ce problème est la distinction entre les authentiques métaphores fraîches et celles qui sont « fatiguées ». Notre théorie suggère une partie de la réponse. La nouveauté d'une métaphore fraîche peut être de deux sortes : (a) la nouveauté des considérations de similarité au moyen desquelles sont tracées les lignes de sens ; (b) la nouveauté des points de référence. Les deux sortes de nouveauté et leurs contraires se trouvent illustrés par des cas réels. Par exemple, une métaphore peut être fraîche parce que les relations de similarité sur lesquelles elle s'appuie se situent à la jonction du monde intérieur [du locuteur ou scripteur] et du monde extérieur, et risquent donc de ne pas être évidentes :

Brusquement, comme si le mouvement de sa main l'avait libérée, la charge des impressions accumulées qu'elle [Lily Briscoe] avait de lui [William Bankes] bascula, et déversa dans une lourde avalanche tout ce qu'elle pensait de lui. (Virginia Woolf, *To the Lighthouse*, p. 41)

¹³ Et cependant, cela a du sens pour un critique de parler des « grandes métaphores traditionnelles de la pensée occidentale » (I. A. Richards, 1955, p. 33).

Les deux aspects, le phénomène d'un poids qui bascule et le soudain rassemblement d'impressions accumulées, sont bien connus du lecteur. Ce qui est nouveau ici, c'est [d'avoir remarqué] la similarité entre les deux. [182]

Dans d'autres exemples, la similitude est ce qui est tenu pour accordé, tandis que l'objet de comparaison (le point de référence) est l'élément nouveau. Rappelons le cas de Théétète : il est clair que nous en savons trop peu sur le brillant mathématicien-philosophe athénien pour être assurés des similarités pertinentes entre lui et le philosophe de Bloomsbury. Au lieu de cela, la métaphore suggère ce à quoi Théétète a pu ressembler au moyen d'une similarité supposée avec ce que nous savons avoir été les caractéristiques les plus frappantes de Frank Ramsey.

Évidemment, dans certaines des plus puissantes métaphores, aussi bien la similarité que l'objet de comparaison sont surprenants, et parlants parce que surprenants. La comparaison par Socrate de son activité philosophique avec l'obstétrique en est une frappante illustration, tout comme la métaphore célèbre de T.S. Eliot comparant l'Église à un hippopotame.

Aussi l'exigence de nouveauté ne parle-t-elle pas contre notre analyse. Au contraire, notre analyse nous permet de mieux percevoir ce qui est impliqué dans le trait de nouveauté qui caractérise les métaphores vives (*live metaphors*). Ce qui est crucial pour notre propos est le fait que le mécanisme sémantique est le même dans le cas des métaphores fraîches et dans celui des métaphores fatiguées : des lignes de sens non standard « tracées » au moyen de considérations de similarité. Il n'est pas difficile de comprendre en quoi l'usage étroit où le terme de métaphore se voit restreint au cas des métaphores fraîches est encouragé par la fonction du mot comme *terminus technicus* de la théorie littéraire, marque d'un procédé littéraire particulier.

22. L'analogie métaphorique

L'approche de la métaphore esquissée ici admettrait d'être poursuivie de façon différente. Une voie d'analyse que nous pouvons seulement caractériser sans la suivre très avant concerne la relation d'analogie prise comme une autre manière d'user du langage. Nous pensons tous savoir ce que signifie le mot « analogie » mais, en réalité, la puissance de ce terme et son évolution dans l'histoire des idées – en particulier en philosophie – sont assez énigmatiques, au moins à première vue.

Qu'entend-on par analogie et comment est-elle reliée à la métaphore ? Aristote définit l'analogie comme une proportion :

J'entends par « rapport d'analogie » tous les cas où le second terme est au premier comme le quatrième au troisième, car le poète emploiera le quatrième au lieu du second et le second au lieu du quatrième ; et quelquefois aussi on ajoute le terme auquel se rapporte le mot remplacé par la métaphore. (Aristote, *Poétique*, chap. 21, 1457b 17-22 [trad. J. Hardy, Paris, Les Belles Lettres, 1990.]

C'est une assez bonne définition. À suivre Aristote, le contraste avec les autres espèces de sens non littéral est évident. Par exemple, le fameux **[183]** « sens focal » [*focal meaning*] (voir Owen, 1960 ; 1986) apparaît lorsque le même terme est appliqué à deux choses différentes parce qu'elles entretiennent des relations différentes à un seul et même cas focal, et non parce qu'elles entretiennent la même relation à des choses différentes.

Mais il y a un défaut ruineux dans la définition de l'analogie présentée par Aristote. Elle s'accorde mal aux usages de nombreux termes que nous (et Aristote) sommes susceptibles d'appeler analogiques, et elle s'applique littéralement à beaucoup de cas que nul ne dirait analogiques. En effet, toute attribution d'un prédicat relationnel doit être étiquetée comme analogique suivant une stricte lecture constructionniste de la définition d'Aristote. Quand deux hommes sont appelés « pères », c'est parce que les deux entretiennent la même relation à leur descendance. Cependant cet usage de « père » est l'usage littéral, non l'usage analogique.

Les exemples d'analogie qu'Aristote avance l'indiquent. Il cite Périclès disant que « La jeunesse qui a péri dans la guerre a laissé un vide aussi sensible dans la cité que si, de l'année, on retranchait le printemps » (Aristote, *Rhétorique* III, 1411a 1-5 [traduction de Charles-Émile Ruelle revue par Patricia Vanhemelryck, Le Livre de Poche, 1991]). Or, la relation de « la jeunesse » à la cité n'est pas littéralement la même que celle du printemps à l'année. Au mieux, les deux relations sont métaphoriquement identiques, c'est-à-dire similaires.

L'histoire de l'analogie doit beaucoup à Aristote. Lorsque les philosophes et les théologiens scolastiques ont employé le concept d'analogie, ils ont cependant suivi le fil des exemples d'Aristote plutôt que sa définition. Cela transparaît nettement dans les contextes théologiques. Lorsque les scolastiques disent que certains attributs familiers s'appliquent « analogiquement » à Dieu, ils n'entendent pas dire que Dieu et Son analogue mondain ont littéralement les mêmes relations aux réalités auxquelles ils sont

respectivement censés se rapporter. Plutôt qu'identiques, nous dirons des deux sortes de relation qu'elles sont similaires. Par exemple, quand Dieu est appelé « Notre Père », cela ne signifie nullement que sa relation à nous est littéralement la même que celle d'un paterfamilias à ses enfants : ce n'est que métaphoriquement que la relation est la même dans les deux cas. Nous appellerons cette sorte d'usage linguistique *l'analogie métaphorique*.

Ce terme est peut être lui-même un procédé rhétorique plutôt qu'une réponse à un besoin terminologique. Car, dans la littérature contemporaine, la plupart des cas à propos desquels le terme d'analogie est effectivement employé sont, selon la terminologie que nous avons mise en place, des exemples d'analogie métaphorique plutôt que des exemples d'analogie au sens défini par Aristote. Ainsi, l'étude du sens métaphorique se révèle également être d'une importance cruciale pour ce qui est usuellement appelé analogie, y compris en philosophie et en théologie. Abondance de matériaux [184] est ici offerte par des livres comme celui de McInerny (1971). Ce n'est nullement le lieu, cependant, de lancer une vaste étude de cette notion.

Toutefois une précision importante est requise ici. La relation entre les deux rapports de proportionnalité peut être métonymique plutôt que métaphorique. Dans de tels cas, ce qui est désigné comme analogie sera plus proprement appelé *analogie métonymique*. En général, dans la théologie médiévale, ce qui est appelé analogie est l'analogie métaphorique, mais les analogies fameuses qui ponctuent le développement de la science moderne semblent plutôt être des analogies métonymiques (Cf. voir Hesse, (1966) pour des exemples.)

23. PWS, métaphore et sens lexical

Il y a un peu plus qu'une pointe d'ironie dans le fait que la PWS se soit révélée utile dans l'étude de la métaphore. Car, auparavant, la PWS avait presque exclusivement été employée en vue d'expliquer le sens structural, à savoir les manières dont les significations des locutions les plus simples déterminent les significations des locutions plus complexes. La métaphore, au contraire, est typiquement une question de sens lexical ; pour cette raison, il serait absurde d'essayer de mettre sur pied une théorie sémantique formelle de la métaphore en suivant les méthodes habituelles. Cependant, la PWS offre un appareillage très utile pour étudier ce trope, prouvant ainsi sa valeur comme outil en sémantique lexicale.

En un certain sens, notre théorie de la métaphore peut être considérée comme une manière de développer les aperçus de Roman Jakobson. Jakobson soutenait qu'il y a deux dimensions maîtresses du langage, l'axe de la sélection (similarité) et l'axe de la combinaison (contiguïté). Ici, nous ne prenons pas position sur ce point. En particulier, nous ne dirons rien de sujets comme la généralisation possible de cette distinction, ou de ce que peuvent (ou ne peuvent pas) être ses soubassements neurologiques. Ce que nous faisons, c'est utiliser les ressources de la sémantique des mondes possibles (ou toute autre approche équivalente) pour montrer en quoi les emplois non littéraux du langage alimentent le contraste qu'établit cette distinction. En effet, c'est un contexte dans lequel la sémantique des mondes possibles telle que Jaakko Hintikka la conçoit, avec la possibilité qu'elle ouvre de tirer des lignes de sens de différentes manières, trouve à s'épanouir et produit des effets d'intelligibilité très profitables. En particulier, grâce à elle, nous pouvons expliciter l'idée de Jakobson selon laquelle la différence entre métaphore et métonymie tient au fait que la première repose sur la similarité tandis que la seconde repose sur la contiguïté ainsi que sur les autres causes de liens spatiotemporels. [185]

Remerciements

Ceci est une version corrigée et largement augmentée d'un article paru dans *Dialectica*, 1990, vol. 44, p. 55-78, sous le titre « La métaphore et les variétés du sens lexical ». La republication ici du matériel initial sous un titre différent est faite avec l'aimable autorisation du directeur de *Dialectica*, que nous remercions avec reconnaissance.

*Université de Helsinki et
Académie de Finlande*

Bibliographie

- Beardsley, M.C. : 1958, *Aesthetics : Problems in the Philosophy of Criticism*, New York, Harcourt Brace.
- Beardsley, M.C. : 1962, « The Metaphorical Twist », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 22, n°3, p. 293-307.
- Beardsley, M.C. : 1967, « Metaphor », in P. Edwards (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, New York, Macmillan, p. 284-289.

- Beardsley, M.C. : 1976, « Metaphor and Falsity », *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 35, n°2, p. 218-222.
- Beardsley, M.C. : 1978, « Metaphorical Senses », *Nous*, vol.12, n°1, p. 3-16.
- Billow, R.M. : 1975, « A Cognitive Development Study of Metaphor Comprehension », *Development Psychology*, 11 (4), p. 415-423.
- Black, Max : 1962, *Models and Metaphors*, Ithaca, New York, Cornell University Press.
- Davidson, Donald : 1978, « What Metaphors Mean », in Sheldon Sacks (éd.), *On Metaphor*, Chicago / London, The University of Chicago Press, p. 29-44 ; trad. fr. de Pascal Engel dans : D. Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, J. Chambon, 1993, p. 349-376.
- Eikmeyer, Hans-Jürgen et Hannes, Rieser (éd.) : 1981, *Words, Worlds and Contexts. New Approaches in Word Semantics*, Berlin, Walter de Gruyter.
- Espy, Willard, R. : 1983, *The Garden of Eloquence*, New York, Harper and Row.
- Fodor, Jerry and Lepore, Ernest : 1992, *Holism*, Oxford, Basil Blackwell.
- Fogelin, Robert, J. : 1988, *Figuratively Speaking*, New Haven, Yale University Press.
- Follett, Winston : 1966, *Modern American Usage*, New York, Hill and Wang.
- Goodman, Nelson : 1969, *Languages of Art*, Indianapolis, Bobbs-Merril.
- Haack, Susan : 1987, « Surprising Noises : Rorty and Hesse on Metaphor », *Proceedings of the Aristotelian Society*, nouvelle série, vol. 88, Issue 1, p. 293-302.
- Hesse, Mary : 1966, *Models and Analogies in Science*, Notre-Dame (Indiana), University of Notre Dame Press.
- Hesse, Mary : 1987, « Tropical Talk : The Myth of the Literal », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary vol. 61, p. 297-311.
- Hintikka, Jaakko : 1969, *Models for Modalities : Selected Essays*, Dordrecht, Reidel.
- Hintikka, Jaakko : 1974, *Knowledge and the Known*, Dordrecht, Reidel.
- Hintikka, Jaakko : 1975, *The Intentions of Intentionality and Other New Models for Modalities*, Dordrecht, Reidel.
- Hintikka, Jaakko and Hintikka, Merrill B. : 1992, « Towards a General Theory of Individuation and Identification », in Werner Leinfellner et al. (éd.), *Language and Ontology : Proceedings of the Sixth International Wittgenstein Symposium*, Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky, p. 137-150.
- Jakobson, Roman : 1956, « Two Aspects of Language », in Roman Jakobson and Morris Halle, *Fundamentals of Language*, Mouton, The Hague, p. 67-96 ; traduction par Nicolas Ruwet : « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie », chapitre II des *Essais de Linguistique Générale*, Minuit, Paris, 1963, p. 43-67.
- Kittay, Eva Feder : 1987, *Metaphor : Its Cognitive Force and Linguistic Structure*, Oxford / New York, Clarendon Press.

- Levin, R. Samuel : 1984, « Standard Approaches to Metaphor and a Proposal for Literary Metaphor », in Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge / New York Cambridge University Press, p. 124-135.
- Lewis, David : 1986, *Philosophical Papers*, vol. 2, Oxford, Oxford University Press.
- McNerny, Ralph M. : 1971, *The Logic of Analogy : An Interpretation of St Thomas*, La Hague, Martinus Nijhoff.
- Miller, A. George : 1984, « Images and Models, Similes and Metaphors », in Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 202-250.
- Montague, Richard : 1974, *Formal Philosophy*, New Haven, Yale University Press.
- Ortony, Andrew : 1984, « The Role of Similarity and Metaphors », in Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 186-201.
- Owen, G.E.L. : 1960, « Logic and Metaphysics in Some Earlier Works of Aristotle », in I. During, et G.E.L. Owen (dir.), *Aristotle and Plato in the Mid-Fourth Century*, Göteborg, Elanders, Boktryckeri Aktiebolag, p. 163-190 ; réédité en 1986 in Martha Nussbaum (éd.), *Logic, Science and Dialectic*, London, Duckworth.
- Proft, Mathias : 1991, « Wider metaphorische Bedeutung », *Synthesis Philosophica*, n°6, fasc. 1, (« The Multidimensionality of Metaphor »), p. 99-118.
- Richards, I.A. : 1955, *Speculative Instruments*, University of Chicago Press.
- Ricœur, Paul : 1981, *Hermeneutics and the Human Sciences. Essays on Language, Action and Interpretation*, John B. Thomson (éditeur et traducteur), Cambridge, Cambridge University Press.
- Ricœur, Paul : 1975, *La Métaphore vive*, Le Seuil, Paris ; 1977, *The Rule of Metaphor*, Toronto, University of Toronto Press.
- Rorty, Richard : 1987, « Unfamiliar Noises : Hesse and Davidson on Metaphor », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary vol. 61, p. 283-396.
- Searle, John R. : 1984, « Metaphor », in Andrew Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Torney, Alan : 1983, « Metaphors and Counterfactuals », in John Fisher (éd.), *Essays on Aesthetics : Perspectives on the Work of Monroe C. Beardsley*, Philadelphia, Temple University Press, p. 235-246.
- Whatley, J. : 1961, « Like », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 62, p. 99-116.